



Jean-Michel Décugis
Vincent Gautronneau
Jérémye Pham-Lê

TUEURS À GAGES

**Enquête sur le nouveau
phénomène des shooters**

Flammarion

ENQUÊTE

Tueurs à gages

Livres publiés par Jean-Michel Décugis

Jean-Michel Décugis, Olivia Recasens et Christophe Labbé, *Place Beauvau. La face cachée de la police*, Robert Laffont, 2006.

Jean-Michel Décugis et Christophe Labbé, *Justice, la bombe à retardement. Dans les coulisses du tribunal de Bobigny*, Robert Laffont, 2007.

Jean-Michel Décugis, François Malye et Jérôme Vincent, *Les coulisses du 13 novembre*, Plon, 2016.

Jean-Michel Décugis et Aziz Zemouri, *Paroles de banlieues*, Plon, 2017.

Jean-Michel Décugis et Marc Leplongeon, *Le chaudron français*, Grasset, 2018.

Jean-Michel Décugis, Marc Leplongeon et Pauline Guéna, *Mimi*, Grasset, 2018.

Jean-Michel Décugis, Marc Leplongeon et Pauline Guéna, *La Poudrière*, Grasset, 2021.

Jean-Michel Décugis, Marc Leplongeon et Pauline Guéna, *Ministère de l'injustice*, Grasset, 2022.

Jean-Michel Décugis,
Vincent Gautronneau et Jérémie Pham-Lê

Tueurs à gages

Enquête sur le nouveau phénomène
des shooters

Enquête

Flammarion

Avertissement

La plupart des affaires évoquées dans ce livre sont encore en cours d'instruction. Afin de restituer le plus fidèlement possible la vérité des faits et des témoignages contenus dans les différentes poursuites, ceux-ci sont rapportés tels qu'ils apparaissent dans les procédures judiciaires. Toutefois, une culpabilité pénale ne peut être considérée comme établie qu'à l'issue d'une condamnation définitive. Les personnes mises en cause bénéficient donc de la présomption d'innocence jusqu'au prononcé de telles condamnations, et notamment pendant tout le cours des instructions. Par ailleurs, il a été fait le choix de maintenir l'identité des mis en cause lorsqu'il s'agissait de personnes soupçonnées d'être à la tête des réseaux criminels. Pour les autres, qui sont inconnus du grand public, seuls les prénoms et les surnoms ont été maintenus. Enfin, s'agissant des mineurs, les prénoms ont été modifiés.

Introduction

« J'ai été le premier à tirer, j'ai fermé les yeux. Il était debout. J'ai artillé comme un fou. J'ai tiré jusqu'à ce qu'il se vide, j'ai entendu "clic clic". »

Willad, dit « La Douille », avait 18 ans quand il a accepté au pied levé son premier contrat. C'était en juillet 2022, dans un bar à chicha du 11^e arrondissement de Paris. Il a vidé un chargeur de pistolet 9 mm sur un père de famille, lui arrachant la moitié du visage. Sa cible, il ne la connaissait pas, ne lui portait aucun grief. L'adolescent, tout juste bachelier, avait été envoyé dans la capitale pour faire parler la poudre, au service d'une vaste organisation criminelle. Un jeune soldat zélé parmi tant d'autres recrutés à travers la France pour exécuter des missions rémunérées d'assassinats.

Entre eux, ces nouveaux tueurs à gages se surnomment les « shooters ». L'expression fleurit sur les réseaux sociaux et devient même, en 2022, le titre d'un morceau des rappeurs Kaaris et Kalash Criminel qui raconte ces règlements de comptes. « Je suis né pour les shooter, je suis là pour les lovés [argent]. [...] Je t'aimais pas quand t'étais en vie, je t'aimerai pas quand tu seras mort. »

Dans l'imaginaire collectif, le tueur à gages, c'est Léon ou le Samouräi, un professionnel taciturne et discret, vêtu d'un imperméable, une main gantée et expérimentée tenant

Tueurs à gages

un pistolet avec silencieux, qui guette sa cible, tapi dans l'ombre, avant de l'abattre d'un coup sûr. Aujourd'hui, le shooter s'habille en survêtement Lacoste, Nike aux pieds, il tire en pleine rue et en rafale, à la kalachnikov – « à la guitare », comme on dit dans le milieu –, tout en vantant ses exploits sur TikTok, Instagram ou Snapchat. La mort, il la tutoie, il la filme puis la poste sur les réseaux sociaux pour s'en glorifier et humilier le clan adverse. Bienvenue dans l'ère des influenceurs du crime !

Ces « shooters » gravitent dans un univers d'ultraviolence obscène, sans foi ni loi, qui rappelle celui des « sicarios », ces tueurs sous contrat qui sévissent en Amérique du Sud, employés par les mafias ou les cartels de la drogue pour éliminer les membres de bandes rivales ou terroriser les bidonvilles. C'est la « mexicanisation » de la criminalité, pour reprendre l'expression de Nicolas Bessone, le procureur de la République de Marseille.

À Marseille justement, en 2023, 49 personnes sont tombées sous les balles de jeunes tueurs, parfois encore imberbes, principalement commandités par deux clans en guerre : la DZ Mafia (DZ pour Djazaïr, Algérie en arabe), et Yoda, du nom du personnage de Stars Wars tagué sur un des murs de la cité de La Paternelle, point majeur du trafic de drogue. Un record dans cette ville pourtant habituée aux règlements de comptes sanglants.

Le phénomène de ces jeunes tueurs à gages s'enracine bel et bien dans la cité phocéenne, qui apparaît comme le centre névralgique de ces nouveaux « baby killers ». Mais, au cours de ces deux dernières années, celui-ci s'est étendu, exporté, délocalisé. « Ces équipes exécutent des contrats sur l'ensemble du territoire national », s'est alarmé l'Office central de lutte contre le crime organisé (OCLCO) dans une note datée du 23 octobre 2023. « Si Marseille et les zones d'influence des clans marseillais sont particulièrement touchées par ce phénomène, de plus en plus de territoires sont

Introduction

concernés : Nantes, vallée du Rhône, Côte d'Azur et Île-de-France. » Cette violence commanditée franchit même nos frontières pour se projeter à l'étranger, notamment en Espagne, où plusieurs assassinats ont été commis par des commandos français.

Le profil de ces très jeunes criminels qui font de l'assassinat un « métier » est inédit, tout comme leur mode opératoire.

Auparavant, le trafic de stupéfiants était pyramidal et suivait une hiérarchie fixe : producteurs, importateurs, grands gérants et gérants de points de vente, vendeurs, guetteurs... Le grand banditisme s'entretenait pour des motifs sérieux. Les armes ne sortaient qu'en dernier recours quand il fallait régler les comptes. Et les tueurs étaient des malfaiteurs aguerris, ayant progressivement gravi les échelons de la voyoucratie : vol, cambriolage, attaque à main armée... L'élimination du concurrent était souvent assurée par le chef de clan ou son plus fidèle lieutenant. Une question d'honneur.

Mais la nouvelle génération de voyous a imposé de nouvelles méthodes radicales. Avec l'ouverture des frontières, le trafic s'est dérégulé, les réseaux se sont multipliés et décentralisés. Des milliers de caïds locaux ont investi leur propre territoire et font appel à des travailleurs recrutés dans la France entière, plus jeunes et plus violents. Un territoire qu'il faut sans cesse conquérir, puis défendre, alors que la concurrence entre groupes criminels est toujours plus féroce, attisée par l'appât du gain.

Lors de son audition du 26 mars 2024 devant la commission d'enquête du Sénat sur l'impact du narcotrafic en France, Bruno Le Maire, l'ex-ministre de l'Économie et des Finances, a estimé que le trafic de drogue générait 3,5 milliards d'euros par an (fourchette basse). La fourchette haute

Tueurs à gages

se situerait autour de 6 milliards d'euros. Le narcotrafic est ainsi le marché criminel le plus important en valeur en France.

À la cité de La Castellane, à Marseille, les six points de deal rapportent jusqu'à 110 000 euros par jour. Les sommes en jeu sont considérables, c'est donc la guerre pour contrôler un quartier, une rue, une simple entrée d'immeuble. Les rafales de kalachnikov sont devenues la norme pour s'imposer : pour tuer, mais aussi pour semer la terreur chez les concurrents.

Finis les règlements de comptes entre chefs de clans, le principe est désormais la sous-traitance, l'ubérisation du crime. Les têtes de réseaux restent planquées à l'étranger et délèguent le permis de tuer à des gamins culturellement et socialement déstructurés, en rupture familiale, biberonnés aux jeux vidéo, sans expérience et sans envergure. Une main-d'œuvre externalisée, « jetable » et infinie, dont les ressorts de violence semblent assez comparables au phénomène djihadiste. En effet, comme chez les meurtriers recrutés par Daech, on retrouve chez ces jeunes assassins se fantasmant en guerriers une quête de valorisation de leur existence et de notoriété éphémère.

Les shooters ont entre 16 et 20 ans, rarement plus de 25, leur casier est parfois vierge. « Leurs actions au sein d'une équipe de tueurs sont leurs premiers faits d'armes liés à la criminalité organisée. C'est de manière très brutale qu'ils entrent dans le milieu », ont constaté les policiers spécialisés de l'OCLCO. Non scolarisés et sans emploi, ils sont recrutés sur le darknet, l'Internet clandestin, sur les réseaux sociaux (Telegram, Signal ou Snapchat), via des appels d'offres. Les embauches peuvent aussi se faire par les réseaux personnels de l'organisation criminelle.

Pour accomplir ces contrats, les commandos sont généralement constitués d'un pilote et d'un à deux tireurs, épaulés

Introduction

par un à trois logisticiens. Les exécutants ne disposent bien souvent que des surnoms des commanditaires, qui les recrutent parfois depuis leur cellule de prison. Les shooters ne connaissent pas directement les cibles, ignorent les raisons pour lesquelles elles doivent être éliminées et peuvent intervenir dans d'autres régions, voire dans d'autres pays. Le réseau leur fournit véhicules, armes, balises pour pister les cibles, appartements et planques, souvent des hôtels ou locations Airbnb dans lesquels ils attendent le « go » en se mettant en scène sur les réseaux sociaux.

Les shooters assassinent dans la précipitation et l'improvisation. Ils tirent en rafale à toute heure, en pleine rue, souvent au vu de la victime. À en juger par la quantité de preuves et de douilles retrouvées sur les lieux ou sur le corps d'une même cible, l'absence de méthode et même d'expérience de tir est flagrante. Des exécutions sont programmées pour des offres dérisoires : quelques milliers d'euros suffisent. Sur Telegram, un clan proposait même un contrat de 35 000 euros pour éliminer... cinq personnes. Plus généralement, la moyenne oscille entre 15 000 et 20 000 euros par contrat, un tarif variant en fonction de l'importance de la cible, de la place du shooter dans le commando, mais aussi du nombre de vues réalisées sur les réseaux sociaux !

La conséquence la plus tragique de cet amateurisme est le nombre de victimes collatérales. Dans les cités où le trafic de drogue règne, les habitants vivent terrifiés à l'idée de se prendre une balle perdue. « J'ai dû arrêter mon travail sur les chantiers, car ma femme ne veut plus rester seule avec notre enfant de 2 ans ni sortir sans moi, par peur des rafales », se désespère Yassine, un habitant de la cité Pissevin, à Nîmes, où Fayed, 10 ans, a été abattu d'une balle dans la tête, en août 2023. Le garçonnet se trouvait dans la voiture de son oncle, visée à tort.

Tueurs à gages

Une victime collatérale parmi tant d'autres. Pour qualifier ces homicides aveugles au nom de la guerre du narcotrafic, la justice a inventé de nouveaux termes : « narchomicides » ou « narcoterrorisme ». « Les victimes sont dépersonnalisées », a fait valoir, le 4 mars 2024, le procureur de Marseille lors de son audition par la commission d'enquête du narcotrafic. Et les troubles à l'ordre public sont particulièrement graves.

Journalistes au *Parisien-Aujourd'hui en France*, spécialisés dans l'investigation et les questions de police et de justice, nous avons vu émerger ces nouveaux tueurs à gages par une multiplicité de signaux repérés parmi les affaires du quotidien. Ici, le contrôle inopiné d'un jeune homme de 19 ans à la gare Montparnasse, lesté d'un sac de sport contenant une kalachnikov, amène à la découverte d'une officine du crime nichée dans une prison marseillaise et exécutant des contrats à Paris et près de Lyon. Là, un téléphone crypté saisi lors d'une perquisition près de Perpignan révèle des exécutions en cours de préparation, où il est question d'« arracher la tête » des cibles « avec une guitare », quand ce n'est pas un adolescent de 18 ans, interpellé après une tuerie dans le centre de Marseille qui se vante, lors de sa garde à vue, d'avoir assassiné six personnes en l'espace d'un mois...

Loin d'être un épiphénomène, nous avons découvert que le recours à ces jeunes soldats sous contrat constitue une nouvelle arme systémique qui bouleverse de façon profonde et durable la face du narcobanditisme. La France a basculé dans une guerre asymétrique contre les trafiquants de drogue, ces derniers usant de méthodes autrefois réservées aux narcos mexicains et à la mafia napolitaine. Ces sous-traitants de l'assassinat risquent la prison à perpétuité, et pourtant, jamais les réseaux criminels n'ont eu autant de gamins candidats à devenir leurs bras armés.

Introduction

La grande majorité de ces affaires ultrasensibles sont toujours en cours d'instruction, donc couvertes par le secret des investigations. Elles ont pour décor un écosystème impitoyable, difficilement pénétrable, dangereux, avec ses codes, son langage, ses pseudonymes, ses boucles Signal sécurisées et ses organigrammes mystérieux. Lorsqu'ils sont arrêtés, les protagonistes sont rétifs à livrer des clés de compréhension du système, craignant des représailles, et les commanditaires tentent par tous les moyens d'égarer la justice.

Après plus d'un an d'enquête, nous sommes parvenus à nous plonger dans le monde glaçant des shooters. Nous avons eu accès à des milliers de documents d'enquêtes judiciaires inédits et confidentiels, sommes partis sur les traces de ces jeunes tueurs à gages dans leurs villes, nous avons recueilli les témoignages de leurs proches comme ceux des familles des victimes assassinées et interrogé une centaine d'acteurs de la chaîne pénale de premier plan : avocats, enquêteurs de terrain, hauts responsables de la police, magistrats... La plupart de ces témoins interviewés ont requis l'anonymat, car ils prennent un risque en nous parlant.

Ils s'appellent Matéo, Dylan, Alyssia, Amine, Willad ou encore Guy-Jésus : pour la première fois, nous vous révélons l'histoire de ces personnages clés qui exécutent ou ordonnent ces meurtres nouvelle génération. Nous vous racontons aussi le parcours de ces vies brisées au nom de cette lutte irrationnelle pour les stupéfiants. Ce livre est le fruit d'une enquête journalistique sur un phénomène fulgurant et contemporain qui sidère tous les acteurs qui en sont témoins. Nous les premiers.

Glossaire

Afin de familiariser le lecteur avec le langage spécifique des shooters, recruteurs, commanditaires et narcotrafiquants, voici un lexique général.

Barbecue : pratique dans le narcobanditisme consistant à incendier, vivant ou mort, un rival, souvent dans le coffre d'une voiture ou sur un terrain vague.

Beuh : cannabis sous forme d'herbe.

Brancher (se) : terme désignant le fait de pouvoir accéder à un téléphone portable en prison et donc de pouvoir se connecter à son réseau.

Calibre : pistolet.

Carotte : vol de produits stupéfiants en simulant une fausse transaction.

Charbon/Four : lieu de transaction de stupéfiants.

Charbonneur : vendeur de stupéfiants.

Chouf/Guetteur : posté à un point d'observation sur un point de deal, le « chouf » ou « guetteur » est chargé de prévenir les vendeurs de l'arrivée des forces de l'ordre ou de personnes hostiles.

Coke/Blanche : cocaïne.

Tueurs à gages

Dégun : personne. Par exemple, l'expression « y a dégun » signifie « il n'y a personne » ; ou encore « lui, c'est dégun », dans le sens de « lui, il n'est personne, il n'est rien ».

Donneur de go : celui qui est chargé de prévenir le ou les tueurs de l'arrivée de la cible à un lieu donné.

Doublettes : fausses plaques d'immatriculation apposées sur un véhicule volé mais dont le numéro renvoie à un véhicule de même modèle et de même couleur.

Équipes « Feu » : équipes de tueurs.

Fers : armes.

Fumer/Charcler/Tabasser/Allumer/Artiller : tuer, tirer.

Gérant : gestionnaire d'un point de deal.

Grand gérant : superviseur d'un ou plusieurs points de deal, il n'est pas présent physiquement.

Go Fast : convoi de véhicules roulant à toute allure sur les autoroutes pour importer des quantités importantes de stupéfiants jusqu'à un quartier.

Guitare/Guigui : kalachnikov.

Jobbeur : vendeur de stupéfiants provenant d'une autre ville pour une mission ponctuelle, une sorte de « vendeur intérimaire de stupéfiants ».

Juments : scooters.

Le Sang, le S : popularisée par le rappeur marseillais Jul, l'expression qualifie un ami proche.

Mitard : quartier disciplinaire où sont placés les détenus sanctionnés après un incident en prison.

Nourrice : personne chargée de garder les stupéfiants à son logement.

Papiers/Lovés : argent.

Planter : poignarder.

Pilote : conducteur lors d'un assassinat, il accompagne le shooter mais ne tire pas.

Ravitailleur : désigne la personne chargée d'apporter en continu les stupéfiants sur un point de deal.

Shit : résine de cannabis, aussi appelé haschich.

Glossaire

Shooter : tueur.

Tarpin : expression pour dire « très », « beaucoup » (par exemple, « il y a tarpin de monde » signifie « il y a beaucoup de monde »).

Terrain : regroupement de plusieurs points de deal au sein d'un même quartier gangrené par le trafic de stupéfiants.

Tonton : informateur de la police. Souvent issu de la délinquance ou de la criminalité organisée, il est rémunéré en échange de ses informations sur le milieu. Aussi appelé « indic ».

Trackeur : balise placée sur une voiture pour suivre ses déplacements, le trackeur est utilisé par les policiers tout comme par les tueurs pour suivre leur cible.

Ubershit : service de livraison de drogue à domicile.

Voiture-relais : véhicule logistique chargé de récupérer les équipes de tueurs après un assassinat à un lieu donné.

Liste des principaux lieux et organismes judiciaires évoqués dans le texte :

La BRI : Brigade de recherches et d'intervention, services de police judiciaire chargés de prendre en filature des suspects et de procéder à leurs interpellations.

La Crim' : Brigade criminelle, services de police judiciaire chargés d'enquêter sur les assassinats et les élucider.

L'Évêché : siège de la police judiciaire de Marseille.

Le 36 : siège de la police judiciaire de Paris.

OCLCO : Office central de lutte contre le crime organisé, service de la Direction nationale de la police judiciaire chargé de la lutte contre les grands groupes criminels nationaux et internationaux, basé à Nanterre.

OFAST : Office antistupéfiants, service de la Direction nationale de la police judiciaire chargé de lutter contre le trafic international de drogue, basé à Nanterre.

Tueurs à gages

Isolement : quartier où les détenus sensibles ou pouvant faire l'objet de représailles sont isolés des autres détenus et des activités en collectivité.

Sirasco : service d'information, de renseignement et d'analyse stratégique sur la criminalité organisée. Rattachée à la Direction nationale de la police judiciaire, cette unité basée à Nanterre est chargée d'analyser les évolutions de la criminalité en France, de suivre l'activité et l'apparition des groupes criminels, de faire des rapprochements entre des phénomènes et de produire des notes pour aider les services d'enquête.

Partie I

MARSEILLE, L'ÉCOLE DES SHOOTERS

Il était une fois un jet de glaçon

Les « shooters » sont une création de l'hydre du narcotraffic moderne. Mais le phénomène a connu une explosion avec le violent conflit apparu en 2023 entre deux puissantes organisations criminelles marseillaises : la DZ Mafia contre le clan Yoda. Bien des légendes urbaines circulent autour de l'origine de cette guerre sans merci entre ces deux clans de narcotrafiquants. Selon des témoignages concordants recueillis par la police, le coupable pourrait être... un morceau de glace. En effet, en février 2023, peu de temps avant le début des hostilités armées, les deux grands patrons de la DZ et des Yoda se croisent par hasard dans une discothèque de Phuket, île touristique thaïlandaise devenue un havre de fête pour les bandits et narcos. Côté DZ, il y a Abdelatif Mehdi Laribi, 33 ans, surnommé « Tic » ; côté Yoda, Félix Bingui, même âge, dit « Le Chat ». Chacun des deux chefs de gangs français est en vacances, flanqué de sa garde rapprochée.

Une brouille éclate au milieu de la nuit. Lors de sa garde à vue, un chauffeur présumé au service de la DZ Mafia racontera les coulisses : « [Félix et Abdelatif] étaient de base des amis, chacun gérait des points de stups sans histoire et

Tueurs à gages

ils se sont retrouvés en Thaïlande. Ils se sont disputés pour une meuf. Félix était alcoolisé et faisait le gros. Il lui a balancé un glaçon à la tête et de là tout est parti en couille... » Dès le lendemain, à des milliers de kilomètres des plages de sable blanc de la Thaïlande, le sang recouvre les trottoirs de Marseille. Un membre de la DZ Mafia est visé par des tirs sur un point de deal de La Paternelle, puis un affidé du clan Yoda est à son tour pris pour cible dans une cité voisine. Dès lors, la DZ Mafia et Yoda entrent dans une logique de vendetta, avec une litanie de meurtres commandités et de ripostes successives sans précédent dans la cité phocéenne.

En réalité, ce futile épisode thaïlandais ne fut qu'un prétexte pour déclencher cette guerre sanglante. Le feu couvait déjà. Longtemps, la DZ et les Yoda avaient respecté un pacte de non-agression. Mais les velléités d'hégémonie à la cité de La Paternelle, lieu emblématique du trafic de stupéfiants à Marseille, ont eu raison de cet accord. Le petit quartier de La Paternelle borde le Marché Marseille Méditerranée, le Rungis du Sud, et se trouve pile à une sortie de l'autoroute A7. Un emplacement stratégique idéal pour tous les consommateurs de la région qui peuvent marquer un arrêt en voiture afin de se ravitailler discrètement, mais aussi très lucratif pour les trafiquants qui peuvent approvisionner rapidement leurs réseaux en passant d'importants chargements de cannabis et cocaïne par la route. 700 personnes vivent à « La Pater », dans de petits immeubles ou résidences couleurs pastel. Rien à voir avec les barres HLM décrépies d'autres cités des quartiers nord. « Ce paysage a participé à l'ascension de La Paternelle, car les consommateurs sont plus rassurés ici qu'au Castellans ou à Corot par exemple, explique un policier de l'antenne OFAST de Marseille. Pendant le confinement, La Paternelle était l'un des rares quartiers à disposer de cannabis, et son chiffre d'affaires pouvait monter à 100 000 euros par jour. »

Marseille, l'école des shooters

Selon les renseignements de la police judiciaire, la DZ Mafia et Yoda se partageaient le marché de la cité jusqu'au premier trimestre 2023. Puis des guetteurs ont commencé à être accusés de collaborer avec la police et de ne pas alerter des descentes des forces de l'ordre visant l'autre clan. Le 5 février 2023, Léto, un membre des Yoda proche de Félix Bingui, échappe à une tentative d'assassinat lors d'une attaque filmée et diffusée sur les réseaux sociaux pour humilier son clan. L'altercation à Phuket en était l'étincelle. Depuis lors, les opérations commandos se multiplient pour tuer dans l'équipe d'en face, souvent des travailleurs des stups, ces charbonneurs ou jobbeurs recrutés dans la rue ou sur les réseaux sociaux, sans se soucier des victimes collatérales. Le meurtre est externalisé : pour obtenir une main-d'œuvre rapide, disponible, irréfléchie et peu coûteuse, les deux clans engagent de jeunes tueurs à gages, âgés de 20 ans ou moins, payés une pacotille. Les fameux shooters. Des jeunes que les chefs des organisations criminelles sacrifient sans ciller afin de régler leurs affaires tout en échappant à la justice. Tels des généraux restant à l'abri du feu, Abdelatif Laribi et Félix Bingui sont réputés déléguer leurs instructions à des lieutenants de confiance depuis l'étranger. Le premier se serait réfugié en Algérie, tandis que le second a fini par être arrêté au Maroc le 8 mars 2024 sur un mandat d'arrêt de la justice française*.

L'épidémie d'assassinats sur gages dépasse largement le quartier de La Paternelle et se propage à d'autres cités stratégiques mais aussi hors de Marseille et jusqu'à l'étranger. Au moins 35 victimes ont péri dans ce conflit entre la DZ Mafia et Yoda au cours de l'année 2023. Parmi les shooters

* Félix Bingui fait l'objet d'un mandat d'arrêt émis par un juge d'instruction marseillais notamment pour « importation de stupéfiants en bande organisée ». Lors d'une audience à la Cour de cassation de Rabat en avril 2024, il a accepté d'être extradé vers la France.

Tueurs à gages

recrutés à la hâte pour affaiblir le clan adverse, l'un d'eux va battre des records de meurtres et devenir en quelques semaines l'un des bras armés les plus actifs de la DZ Mafia : Matéo.

Chapitre 1

MATÉO

Le tueur s'habille en Décathlon

Jeudi 6 avril 2023.

Un paysage digne de Cézanne défile à travers les vitres teintées des trois berlines de la police judiciaire de Marseille. Pare-chocs contre pare-chocs, sirènes hurlantes, les voitures banalisées quittent l'autoroute et foncent dans un quartier résidentiel de Gardanne. Elles s'engagent dans une impasse bordée de pavillons cossus, option piscine et terrasses exposées plein sud, et pilent devant une coquette maison de trois étages, aux tuiles rouges et volets blancs. Une terrasse en bois, une piscine surplombée d'un arbre majestueux aussi haut que la demeure, des chaises longues et une table de jardin invitent à un doux repos provençal.

11 h 35.

Gilets « Police judiciaire » floqués sur le dos, sept enquêteurs de la brigade criminelle, accompagnés de deux chiens spécialisés dans la recherche d'armes et de stupéfiants, franchissent le portail blanc et s'engagent sur l'allée de graviers qui traverse le petit jardin. Parmi eux, encadré par deux brigadiers, menotté et surveillé comme un criminel de haut niveau, un gamin chétif de 1,70 m s'apprête à rentrer chez sa mère. Le jeune homme a le front rongé par l'acné et les joues cachées par un bouc mal taillé, ses longs cheveux noirs

tombent jusqu'au bas du dos. Caché sous son blouson, il ressemble à un lycéen amateur de hard-rock comme tant d'autres. Pourtant Matéo, 18 ans, est soupçonné d'avoir assassiné, trois jours plus tôt, deux adolescents devant un snack du quartier de La Joliette, près du Vieux-Port de Marseille.

Durant des heures, les enquêteurs passent au peigne fin le pavillon de 140 mètres carrés. Ils ne trouvent rien au rez-de-chaussée, montent au premier étage et inspectent une chambre d'enfant, occupée par le petit dernier, puis ils fouillent la bibliothèque et la buanderie. Toujours rien. Ils entrent enfin dans la chambre de Matéo, une pièce d'environ 8 mètres carrés, sommairement meublée : un lit une place, une table, une petite bibliothèque... Les placards sont étrangement vides de tout vêtement. Les policiers se tournent vers Matéo : « Ils se trouvent maintenant dans la chambre de mon frère Enzo * . »

En effet, dans la chambre du jeune Enzo, des vêtements jonchent le sol et le lit. Deux paires de baskets attirent l'attention des enquêteurs, des Nike TN vert, rose et mauve. Elles sont de taille 38,5 et 39, la pointure de Matéo, qui les reconnaît immédiatement et lance :

— Ces deux paires de chaussures m'appartiennent. Je sais que je portais une de ces deux paires quand j'ai fait La Maurelette.

— Et celle-ci ? questionne un enquêteur en désignant une troisième paire de Nike.

— C'est celle qui a servi à La Pater et à toutes les autres.

— Et ça ? demande le policier en montrant à Matéo un bas de survêtement Décathlon noir et blanc.

— C'est celui que j'avais à La Pater et sur Pottier.

— Et cette veste ?

— Cette veste m'appartient. Je porte cette veste sous ma doudoune sur tout ce que j'ai fait.

* Son prénom a été modifié.

Matéo

La Maurelette, La Pater, Pottier... Autant de quartiers marseillais où de violents assassinats ont été perpétrés les semaines précédentes. Dans ces affaires, les enquêteurs n'en étaient qu'à leurs débuts et n'avaient pas encore tiré le fil jusqu'à l'adolescent.

Matéo. Ce prénom fait aujourd'hui frémir les murs de l'Évêché, le siège mythique de la police judiciaire marseillaise, où nombre de grands criminels et de narcotrafiquants ont été cuisinés : de Francis le Belge, parrain du milieu marseillais, à Tony Zampa, autre caïd des années soixante-dix. Mais le jeune Matéo est un phénomène unique dans les annales de la criminalité organisée.

Le gamin de Gardanne incarne cette nouvelle génération de tueurs à gages pressés, désinhibés et décomplexés. Des adolescents galvanisés par la violence extrême, pensant vivre dans un jeu vidéo mais tirant à balles réelles. Narcissique, selon les témoignages, Matéo n'hésite pas à se mettre en scène dans le feu de l'action pour prouver à ses commanditaires que la mission est accomplie. Dans une vidéo diffusée sur Snapchat, il se vante, assis dans une voiture, cagoule sur la tête et kalachnikov sur le siège avant, hilare : « Je vais enchaîner les contrats, frérot, je vais le descendre. C'est sûr le Sang, (rires) je vais remonter à Paname. Ça va tout baiser. Sur la vie de ma mère, tu vas péter un plomb, là j'suis en train de m'envoyer sur un contrat, je suis en train de rigoler (rires). »

Matéo serait le shooter qui détiendrait le record de victimes, malgré une période d'activité extrêmement courte.

En effet, depuis son arrestation, il a été mis en examen dans trois informations judiciaires différentes à Marseille pour six assassinats commis en moins d'un mois*.

* Toutes ces affaires sont en cours d'instruction et leurs protagonistes bénéficient de la présomption d'innocence.

« Vous avez de la chance que je n'aie pas d'arme sur moi ! »

3 avril 2023, minuit quarante.

Matéo roule à bord d'une Peugeot 308 GTI noire avec un complice. Il est assis à la place passager. Le véhicule s'engage dans la rue Vincent-Leblanc, petite artère du 2^e arrondissement de Marseille, située dans le quartier de La Joliette. Nous sommes à quelques encablures du Vieux-Port. Les Docks, bâtiment historique et emblématique, accueillent depuis 2015 des commerces branchés et de nombreuses entreprises ; le musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée et le Fonds régional d'art contemporain attirent une foule de touristes dans leur sillage. La journée, les costumes sont de sortie ; le soir, les jeunes font la fête. On est loin des quartiers nord, décors délabrés et tristement célèbres des règlements de comptes entre trafiquants.

La Peugeot file doucement dans ces rues calmes du centre-ville et s'arrête à contresens au niveau d'un kebab du quartier, « Chez Hamza », une institution prisée des jeunes. Devant le snack, un groupe d'adolescents flâne sur le trottoir, rigole en grignotant des bonbons et en buvant des briques de Capri-Sun. Matéo sort de la voiture.

Visage découvert et armé d'un pistolet automatique 9 mm de marque HS, il ouvre le feu en direction de trois amis. Kaïs, qui allait fêter ses 16 ans, meurt sur le coup, atteint à la tête et au buste par plusieurs balles. Son copain Djibril, 15 ans, touché par de nombreux impacts, décède un mois plus tard à l'hôpital. Un troisième garçon, R., 14 ans, a miraculeusement survécu. Blessé à un bras, il a réussi à prendre la fuite et à se cacher avant que la 308 ne quitte les lieux.

Une mare de sang s'étend sur le trottoir jusque dans le hall d'un immeuble où l'une des victimes s'est effondrée.

1 h 45.

Désormais loin de La Joliette, Matéo rejoint sa petite amie Leslie et un groupe d'amis. Il arrive détendu, plaisante comme si de rien n'était. Une Clio 5 noire se gare près d'eux. Trois hommes descendent de la voiture et font signe à Matéo. Une amie du tueur présente ce soir-là racontera la scène aux enquêteurs, sans exprimer la moindre stupeur face aux propos qu'elle rapporte :

— Matéo [est allé] à leur rencontre.

— Ils ont parlé ? lui demandent les policiers.

— Ils se vantaient par rapport à ce qu'il venait de se passer à La Joliette. Les mecs qui sont arrivés à bord de la Clio 5 ont dit à Matéo que c'était un sang-froid ce qu'il avait fait [...]. Juste après ça, Matéo est revenu vers nous et nous a dit qu'il avait tué deux personnes en leur mettant deux balles dans la tête.

Le jeune fanfaron ne songe pas un instant à se cacher ni à se mettre en cavale. Il n'imagine pas non plus que les flics spécialisés de la brigade de recherche et d'intervention (BRI) de Marseille sont déjà en train de remonter sa piste. Matéo repart avec ses amis dans l'ivresse de la nuit, à bord d'un autre véhicule. Or les policiers avaient placé un trackeur sur cette voiture, car ils soupçonnaient qu'elle serve de moyen de transport à une équipe Feu, c'est-à-dire une équipe de tueurs. Cette nuit-là, la BRI suit donc le véhicule conduit par Matéo jusqu'à Gardanne, son fief, près d'un stade de football.

4 heures du matin.

Cerné par les forces d'intervention, le jeune homme, assis derrière le volant, se montre d'abord surpris, puis menaçant : « Vous avez de la chance que je n'aie pas d'arme sur moi, normalement je ne me serais pas laissé prendre vivant ! » En fouillant le jeune homme, les policiers

retrouvent dans sa poche les clés de la 308 ayant servi à commettre les meurtres à La Joliette quelques heures plus tôt. Et à l'intérieur de la voiture, le pistolet automatique avec lequel ont été assassinés Djibril et Kaïs. Le jeune homme est en état d'arrestation, mais les enquêteurs ne soupçonnent pas encore tous ses récents faits d'armes.

Un soldat de la DZ Mafia

Comme les émules de Daech, Matéo affiche une radicalité dans la violence, une détermination froide ainsi qu'une recherche de glorification personnelle à travers le crime. Mais, contrairement aux fanatiques des organisations djihadistes, il n'est animé d'aucun but politique ni religieux. Le tueur présumé de Gardanne est exempt de toute idéologie. « Ce que je sais de lui, c'est que c'est un dangereux, un fou qui a un problème dans la tête », dira l'un de ses complices en garde à vue. Mégalomane, Matéo aurait agi par appât du gain et goût du sang, un shooter zélé et corvéable au service, selon les enquêteurs, de la DZ Mafia. Quelques heures avant la tuerie de La Joliette, Matéo aurait reçu l'ordre de sa mission sur une messagerie chiffrée, via un mystérieux contact de l'organisation criminelle.

D'après l'antenne de Marseille de l'Office antistupéfiants (OFAST), le snack « Chez Hamza » serait un lieu de rassemblement de jeunes proches du clan Yoda. Matéo aurait reçu l'ordre de s'y rendre et d'y tuer des soldats de Yoda en représailles d'une fusillade survenue un peu plus tôt dans le quartier du Castellans : deux hommes de la DZ Mafia y ont trouvé la mort. Parmi les victimes ce soir-là, le jeune Djibril est connu de la police pour avoir vendu de la drogue au cours de l'année 2022 au « Maga », l'un des points de deal de la cité de La Paternelle alors tenu par Yoda ; le garçon de 14 ans blessé serait quant à lui le fils d'un homme

appartenant à la voyoucratie marseillaise et « défavorablement connu » de la police. Ces deux adolescents pourraient être l'un ou l'autre la cible principale du contrat, et leur ami Kaïs, mort sur le coup, une victime collatérale. « Kaïs, c'est un minot né ici, un bon garçon. Les jeunes comme les vieux le connaissaient dans le quartier, nous confie une tante de la victime. La Joliette, ce n'est pas un coin dangereux où l'on craint de laisser sortir son enfant. Quand j'ai entendu les coups de feu de chez moi, jamais je n'aurais imaginé que Kaïs puisse se retrouver au milieu d'un assassinat aussi grave. Cela montre qu'il n'y a plus aucune règle dans ce milieu et n'importe qui peut être touché... »

Interrogé à de multiples reprises, le jeune Matéo a toujours tu l'identité de ses employeurs au sein de la DZ Mafia. Plusieurs personnes ont été mises en examen à ses côtés, mais pour des rôles logistiques ou de chauffeur lors des missions. Aucun membre de la hiérarchie de la DZ Mafia ni aucun commanditaire n'a pu être inquiété à ce stade par la justice. Des messages laissent penser que Matéo a reçu des ordres notamment d'un homme utilisant des pseudonymes bien connus de la PJ de Marseille : « Jalisco » ou « Nemesio ». Également appelé « Mamine Escobar », cet homme – que nous recroiserons au cours de notre enquête – est soupçonné d'être devenu l'une des têtes de la DZ Mafia et un proche lieutenant du chef Abdelatif Medhi Laribi. Tel un fantôme, ses nombreux surnoms apparaissent en filigrane dans plusieurs enquêtes sur des assassinats commandités entre les deux organisations marseillaises rivales. Incarcéré au mois d'avril 2021 pour un triple homicide particulièrement barbare, il dirigerait depuis sa cellule des équipes de tueurs à gages à l'aide de téléphones portables récupérés clandestinement.

« *Allez, c'est bon, je vais parler...* »

Lundi 4 décembre 2023, 9 h 50.

Huit mois après son arrestation pour la tuerie au snack « Chez Hamza », une nouvelle garde à vue de Matéo à l'Évêché va bientôt commencer.

Au cours de ces derniers mois, Matéo a été brièvement incarcéré à la maison d'arrêt de Draguignan, dans le Var, avant d'être transféré à la prison de Grasse. La nouvelle de son interpellation a entre-temps été révélée par le journal *Le Parisien*, la vidéo dans laquelle il rit en se vantant d'enchaîner les contrats a été diffusée sur toutes les chaînes de télévision : la France a découvert le visage de cet adolescent, soupçonné d'être l'un des pires tueurs à gages de notre époque. En raison de sa soudaine notoriété, il passe ces mois de détention provisoire à l'isolement le plus strict.

Entre-temps, l'enquête a aussi progressé, et une juge d'instruction de Marseille demande qu'on interroge le jeune tueur à propos d'une série de trois autres meurtres sanglants dans la cité phocéenne. Ces crimes ont été commis entre le 13 et le 22 mars 2023, quelques semaines seulement avant l'arrestation de Matéo : cité de La Busserine (14^e arrondissement), cité de La Maurelette (15^e arrondissement) et rue Eugène-Pottier (3^e arrondissement). Les enquêteurs de la PJ de Marseille ont établi qu'une ligne téléphonique ouverte sous l'identité fictive d'Éros Letellier, utilisée en réalité par Matéo, est localisée sur deux des trois scènes de crime. Ils ont évidemment fait le lien avec les propos de Matéo lors de la perquisition du domicile de ses parents, évoquant « La Maurelette » et « Pottier » parmi ses faits d'armes.

Ce matin, Matéo prend place devant un commandant de la brigade criminelle. Il commence par décliner son identité avant de lâcher quelques confidences sur sa famille. « Je suis

en prison pour assassinats avec un “s”. Ils ne s’attendaient pas à ce que je sois incarcéré pour des faits comme cela, je n’ai pas trop de contact avec ma famille depuis que je suis entré en prison. Je crois que ma mère n’est plus avec mon beau-père. » Les policiers entrent dans le vif du sujet – les meurtres et son appartenance à la DZ Mafia ; l’adolescent se referme aussitôt. « Je garde le silence », « Je n’ai rien à dire sur ces faits », balaye-t-il. Les premières auditions s’enchaînent et se ressemblent : trois jours durant, l’adolescent reste mutique devant le feu roulant des questions des enquêteurs.

Ces derniers décident alors de jouer leur atout. Il s’appelle Enzo, le petit frère de Matéo, qui a été placé en garde à vue en même temps que son aîné. Enzo, 17 ans, est en effet soupçonné d’avoir aidé son grand frère à maquiller certains de ses crimes, en brûlant des voitures ayant servi à exécuter les contrats. Son ADN a été décelé sur une cagoule vraisemblablement utilisée lors des missions. Rien d’étonnant, puisque les deux frères vivaient sous le même toit. Les policiers piquent au vif Matéo : et si c’était son petit frère, le tueur à gages, le vrai shooter de la famille ? Une technique éculée par tous les scénaristes de films policiers, mais souvent payante. L’hypothèse a le don d’agacer l’intéressé : « Mon petit frère, c’est un petit con. Il n’a jamais vu de kalachnikov. Sur ma vie, je ne lui ai jamais dit de rien faire. Il n’a rien à voir avec tout cela. Vous allez lui niquer sa vie pour rien. »

Enfin, à partir de la quatrième audition, Matéo craque et lâche : « Allez, c’est bon, je vais parler. » Des aveux crus, insensibles et livrés avec le détachement d’un lycéen récitant une leçon dont le sens lui échappe.

« *On a conduit vite, y avait un mort à l'arrière !* »

Dimanche 12 mars 2023, 23 h 30.

Rayan, 23 ans, sort de l'appartement de sa mère et s'éloigne de la résidence, au nord-est d'Aix-en-Provence. Doudoune noire sur le dos, capuche relevée sur la tête, ce jeune homme au regard perçant, à la silhouette gracile et aux cheveux châtain noués en catogan, est connu pour vendre de la drogue dans les cités marseillaises. Un peu plus tôt, dans la soirée, il a reçu un message d'un de ses contacts habituels : il doit passer récupérer « quelque chose à La Busserine », une voiture va venir le chercher. Les caméras de surveillance de la ville le montrent assis sur un muret près de la route, jambes croisées, il patiente. Il pianote sur son téléphone.

23 h 49. Il envoie un SMS à son père Omar, qui vit avec lui à Marseille, pour le rassurer, il viendra chez lui plus tard dans la nuit : « C'est bon, je vais essayer de passer. » Il ne doit pas en avoir pour longtemps, pour peu que la voiture soit à l'heure. Au même moment, une Renault Clio 4 gris foncé remonte la rue. À son bord, deux hommes : Matéo, assis sur le siège passager avant, et Ahmed, 20 ans, au volant. « On est parti de Marseille dans la soirée. On a galéré pour arriver en bas de chez lui à Aix. Il était sur le trottoir, il attendait », raconte Matéo. La Clio fait des appels de phare pour signaler sa présence, et Rayan s'engouffre dans le véhicule, à l'arrière. Le piège se referme sur lui. Matéo a pris soin de reculer au maximum son siège pour que le jeune homme soit contraint de caser son mètre quatre-vingts derrière le chauffeur, ce qui le place à une portée de tir idéale. « Avant ça, cinq minutes avant, on s'était arrêtés pour bloquer les portières avec la sécurité enfant pour qu'il ne puisse pas s'enfuir, pour qu'il ne saute pas de la voiture en marche, précise le jeune tueur de Gardanne. Quand il est monté, les portières arrière étaient bloquées, et l'arme était déjà chargée... » L'arme en question